AÏSSA LACHEB-BOUKACHACHE

roman du souterrain

Le roman du souterrain_BAT 9/03/07 14:00 Page 3

Aïssa Lacheb-Boukachache

Le Roman du souterrain

Le roman du souterrain_BAT 9/03/07 14:00 Page 4

Du même auteur

PLAIDOYER POUR LES JUSTES, roman, *Éditions Au diable vauvert*
L'ÉCLATEMENT, roman, *Éditions Au diable vauvert*
LES CAHIERS D'HENRY CROTTER, *Éditions Labor*

ISBN : 978-2-84626-122-7

© Éditions Au diable vauvert 2007

Au diable vauvert
www.audiable.com
La Laune BP 72 30600 Vauvert

Catalogue sur demande
contact@audiable.com

Le roman du souterrain_BAT 9/03/07 14:00 Page 5

Entre Reims et Laon, jusqu'à août 2006, sur le bord nauséabond de cette nationale, presque sur le chemin des Dames, se prostituait Agnieszka, tout sourire et tristesse à la fois. Blonde et belle et mère de deux petits enfants qu'elle a laissés là-bas, à peine la trentaine avait-elle, elle était venue d'un pays de l'Est pour trouver on ne sait quel salut ici. Elle fut assassinée dans ces bois.Pour que son souvenir ne fut pas seulement inscrit comme un quelconque fait divers dans la presse locale, je lui dédie ce livre en respectueux hommage et qu'ainsi ce souvenir rejoigne aussi à la littérature sans plus jamais vents crispés du matin et du soir, du désespoir.

Le roman du souterrain_BAT 9/03/07 14:00 Page 7

J'ai voulu être un écrivain connu dans le monde entier car je croyais fermement que l'écriture pouvait changer le monde. Mais changer le monde signifiait changer les hommes, et l'écriture me parut désespérée. Quand j'ai compris que les rapports humains sont pour l'essentiel fondés sur la violence, l'entreprise littéraire me sembla futile et vaine, ou plutôt l'entreprise littéraire seule. Il n'y a de changement réel que dans l'action et par l'action, et la littérature n'est pas à proprement nommer une action. Celui qui écrit, comme celui qui lit, reste assis le cul sur sa chaise, et le monde va son train. Qu'est-ce alors si ce n'est une action ? Un rêve, peut-être, un désir.

Enfant, mon père m'emmenait quelquefois au marché et m'achetait des livres qu'il choisissait lui-même au petit bonheur, fouillant maladroitement dans les cartons de bouquins de

Le roman du souterrain_BAT 9/03/07 14:00 Page 8

marchands qui vidaient leur grenier. Quelques mètres plus loin on passait aux chaussures et il fouillait de même dans des cartons. Je me retrouvais avec Christine Arnothy, Marcel Pagnol, un livre russe, un dictionnaire français-allemand antédiluvien, une grosse paire de godasses deux tailles trop grandes, bien solides. Je me souviendrai toujours de ces moments comme les plus pathétiques de mon existence, où la honte le disputait au ridicule. Pour mon père, les godillots c'était plus important que les livres, et souvent, en ces temps de détresse, dans mes accès de mauvaise humeur, je ne suis pas loin de penser qu'il avait raison. Il était analphabète. Un jour, j'avais huit ou neuf ans, il décacheta une enveloppe et me tendit la lettre. J'avais à peine commencé qu'il me gifla avec une violence inouïe, sans raison. Je continuai à lire – il l'exigeait –, et c'est dans des sanglots étouffés que sortaient chacun des mots. Je n'ai pas compris que continuer à lire était la marque de la plus grande faiblesse. Un enfant est par définition faible. Il m'aurait fallu, après lecture, poser cette lettre sur la table et, calmement, sans précipitation, refoulant mes sanglots, aller dans la cuisine y prendre le plus long couteau pour le lui enfoncer dans le cœur.

Qu'est-ce qui pousse tant d'hommes et de femmes à écrire, à se plonger corps et âme dans

cette activité solitaire ? Pour y chercher quoi ? Et y trouver quoi ? La question m'est toujours posée et, ce soir, où j'entreprends à mon tour ce texte de bouts de rien, de bouts de tout, je me souviens de cette gifle sordide et ne peux m'empêcher de songer à *Si c'est un homme*, qui n'a toujours pas changé l'homme.

Le roman du souterrain_BAT 9/03/07 14:00 Page 11

Elle doit croire au Bon Dieu comme on croit au Loto, un peu comme ça. Pourquoi pas, doit-elle se dire, pourquoi pas. Elle a le visage à ça : un peu rond, simple, des yeux timides qui sourient parfois. Elle a peut-être trente-cinq ans, c'est difficile à dire, je la croise si vite, je n'ai pas le temps de l'observer pour déchiffrer son âge aux rides sur son visage, pas le temps de le lui demander. On ne demande pas son âge à une femme, il me semble. À qui le demande-t-on ?

Le matin, tôt, trop tôt, vers 5 heures, sa porte se referme doucement, elle tire sur la poignée pour bien fermer à double tour, elle glisse sur le palier jusqu'à l'ascenseur pour ne pas faire de bruit. Puis elle disparaît. J'entends l'ascenseur descendre, puis plus rien. Le soir, vers 17 heures, elle revient. J'ai réussi à dormir quelques heures l'après-midi. J'entends sa porte claquer. Je me dis

Le roman du souterrain_BAT 9/03/07 14:00 Page 12

qu'elle est énervée. Je rabats doucement le petit œilleton de ma porte et je retourne à mon ordinateur. Certains jours elle doit penser que je n'existe pas, ma porte n'est jamais ouverte. Elle est infirmière.

Sur ce palier de forme circulaire très large, au 5e étage, neuf portes, neuf appartements. Du plus petit, le mien, au plus grand, dont j'ignore le nombre exact de pièces. Cela sur dix-sept étages, la plus grande tour de la ville. À part elle, je n'ai jamais regardé le visage de mes autres voisins. Nos horaires ne coïncident sans doute pas, même les dimanches. Et sans doute les ai-je vus en bas, certains jours, près des boîtes à lettres, récupérant leur courrier, sans savoir qu'ils vivent si près de moi. Et puis, je n'habite pas là depuis longtemps.

J'écris la nuit, j'écris le jour, c'est un métier qui ne me fait pas vivre. Je n'ai pas de rancœur, je me dis : quel est le métier qui fait vivre les gens ? Si le travail salarié, avec horaires et contraintes, enrichissait le travailleur, cela se saurait. Avec le RMI et toutes les allocations destinées à des types comme moi, j'ai calculé que je pouvais vivre à peu près décemment, sans faire de folies. Je ne cherche plus de travail car je n'en trouve pas. Il n'y a pas d'usines pour écrivains, ni administration, rien. Pourtant, quand de loin en loin un de mes bouquins est publié parmi les centaines

d'autres jetés sur le marché, il y a bien quelques personnes qui le lisent, quelques personnes à qui il fait du bien. J'aurai ma petite retraite des vieux moi aussi, je suis un précaire tout droit issu de la fracture sociale et je cotise, une fois tous les trois ans, à la caisse des écrivains, quand mon ouvrage sort en librairie, tout petit, menu, fragile, désolé, à peine né déjà écrasé par la grosse artillerie publicitaire des auteurs à succès des grandes maisons d'édition industrielles.

J'ai fermé l'œilleton, elle est partie. Il fait bien chaud chez moi, le chauffage donne à plein, je peux me le permettre, je bénéficie du tarif « précaire » offert par EDF, je ne paie presque rien, je ne lésine pas, je tourne le bouton à fond, j'ai horreur du froid. Avec ma tasse de Ricoré à la main, je m'approche de la fenêtre, je pousse légèrement le rideau et je la vois, là-bas, sur le trottoir, qui trotte jusqu'à sa voiture, son petit cartable à la main. Il doit faire froid dehors. Elle démarre et s'en va. Moi aussi, quand j'étais petit, j'avais un beau cartable marron avec des lanières de cuir que je portais fièrement sur le dos.

Tellement silencieux. Tous ces bouquins lus, bons, mauvais, utiles, jetés partout autour de moi. Ces pages écrites cette nuit, j'ai travaillé moi aussi. J'enregistre, j'imprime, je vais me coucher.

Je ne trouve pas le sommeil. J'aimerais faire quelque chose de concret. Voyager…

Le roman du souterrain_BAT 9/03/07 14:00 Page 15

Des cris dans l'appartement voisin. Un couple s'engueule. Il paraît que c'est le ciment des relations durables. Un couple qui ne s'engueulerait pas serait suspect. Ils me perturbent. Ça m'ennuie de les entendre hurler, c'est pénible. Je les entends de l'autre bout du palier. Ils doivent gueuler fort. Le sujet de la dispute doit être sérieux pour qu'ils s'exposent ainsi. Heureusement que je ne les vois pas, ça me ferait vomir, j'ai horreur des disputes conjugales : j'ai du mal à comprendre comment se jeter des insultes à la figure peut rapprocher et unir.

Elle est rentrée. Je n'ai pas dit son nom. Elle s'appelle Carmen Baddia. Je l'ai vu sur sa boîte à lettres, en bas. J'ai pensé qu'elle était d'origine espagnole. Son nom sonne comme un beau cri andalou. Je ne sais pas…

Je n'écris plus rien. En tout cas, plus rien à

Le roman du souterrain_BAT 9/03/07 14:00 Page 16

publier. Je m'interroge sur l'acte d'écrire. Je me demande s'il n'y a pas plus pacifiste et sédentaire qu'un écrivain. Même le mot est singulier : Écri-vain. Vain, désespéré, perdu d'avance, ou vanité, orgueil, folie des grandeurs ? Un écrit qui serait vain quand tous penseraient qu'il a de la force. Ironie des jeux de mots qui en disent long. Pacifiste, sédentaire, cela signifie quoi dans ce monde violent, toujours en mouvement ? On serait toujours en retrait, n'est-ce pas ? On croit être en avance, on croit tout savoir, on est loin dans le passé, l'oubli, on ne sait rien. On trompe son monde. C'est prestigieux un écrivain. En fait, c'est rien du tout. On prend des airs, des manières, on prose, on pose, on s'ennuie, on est des inconscients à ciel ouvert, notre vie est à côté et on ne la voit pas, pas plus qu'on ne voit réellement celle des autres. On imagine et on fait des romans. Si seulement au lieu d'écrire, je pouvais aimer. Une femme, pas des mots.

Je me sens de plus en plus fatigué. Une fatigue anormale, une fatigue sans labeur. Elle est venue peu à peu, presque rien au début, juste des bâillements répétés en cours de journée. Puis la sensation de porter sans cesse quelque chose de plus en plus lourd, un poids invisible qui casse les jambes, le dos. Certes je dors peu la nuit mais cela n'a rien à voir, je le sens. Mes siestes durent parfois des heures et je me réveille avec l'impres-

sion de m'extirper d'un tombereau. Je mets plus d'une heure à me ressaisir, mes jambes sont douloureuses. Ma tête dans un étau.

Je me suis décidé à consulter.

Je me demande si elle pense quelque chose de moi. Elle vit avec son chat, une grosse bête grise aux longs poils, je l'ai vue un jour courir sur le palier. Hier elle portait un gros sac, des commissions sans doute, de la nourriture. Il faudra que je pense à aller m'acheter quelques boîtes moi aussi et du pain, je n'ai presque plus rien à manger. J'irai au Lidl demain puis faire une grille de Loto en prenant mon tabac à rouler, on ne sait jamais. C'est le soir. Je n'ai rien fait de la journée et j'ai envie de dormir, encore dormir. Quand je rentre après quelques heures d'absence, je sens l'odeur de chez moi, une odeur forte et rance de célibataire. C'est désagréable mais une fois dedans, je ne la sens plus. J'ai beau ouvrir une fenêtre, c'est toujours là. Est-ce que c'est ça, la solitude : une vilaine odeur ? Je ne pense pas qu'il y ait la même odeur chez elle. Je crois que les femmes ont l'hygiène innée, un homme pas toujours. Mais je ne me considère pas comme sale. J'utilise un aspirateur, du savon, des produits d'entretien et même de l'eau de Javel. C'est comme ça…

J'aime la poésie. Je la lis à haute voix. Ça me fait du bien, chaque fois que je la lis j'ai des frissons dans le cœur et j'oublie tout, jusqu'à ma

propre existence. *Qu'on sent qui vient d'une âme en allée*. Cette chute, cette « âme en allée » me fascine. Je ne saurais expliquer pourquoi. Il y a de la sorcellerie là-dedans, comme dans l'amour, dans ces choses insondables que l'on ne comprend pas. J'aimerais la trouver cette âme en allée, ou la retrouver si je l'ai trouvée et perdue déjà.

À travers l'œilleton je regarde le palier vide et froid. La lumière jaune l'éclaire constamment d'un éclat blafard. C'est sinistre et propre. À gauche les ascenseurs, trois pour cette tour immense. Tous silencieux, plus personne ne monte ni ne descend à cette heure. Une ruche où plus rien ne bouge. Carmen – je vais l'appeler Carmen comme si je la connaissais de longtemps, comme si nous étions familiers –, son mur côtoie le mien, mais je ne l'entends pas.

Le roman du souterrain_BAT 9/03/07 14:00 Page 19

Elle travaille pour qui ? pour quoi ? Elle n'a pas de gosse à nourrir, personne à entretenir. Peut-être des parents quelque part, dans une maison de retraite trop chère, elle mettrait au bout quelques billets, pour solder le mois, la mensualité. J'aimerais lui parler. J'aimerais lui demander pourquoi elle se lève si tôt le matin pour prendre sa voiture et s'en aller.

Le dégoût que j'ai de l'écriture m'imprègne corps et âme. Il paraît que c'est un plaisir que d'écrire. Pire qu'une corvée, c'est comme ça que je ressens cette putain d'occupation. Heureusement que je n'ai pas d'horaire, pas à me lever tôt moi aussi pour coucher sur le papier des phrases et des phrases. Il ne manquerait plus que ça. Les éditeurs de Voltaire rêvaient de l'enfermer dans leur grenier. Ils l'auraient nourri par une trappe et ne l'auraient libéré qu'entre

Le roman du souterrain_BAT 9/03/07 14:00 Page 20

deux manuscrits rendus complets. Quelle vie de con. S'imaginer qu'on peut instruire, édifier, émouvoir les gens, faire la révolution, en restant seul enfermé des jours et des jours, sans presque parler à quiconque, sans presque voir quiconque.

En bas, sur l'esplanade, des mômes jouent au ballon. J'ouvre la fenêtre, m'accoude au balcon, fume une cigarette. Sa fenêtre à elle est ouverte aussi, elle aère. Ils sont nombreux ces morveux, ils font du bruit. Il y a des types quand c'est comme ça, qui prennent leur fusil et tirent dans le tas pour en buter un ou deux. Ça tue le bruit. C'est pourri la ville, ça grouille. *Les lieux où l'on se croise et se recroise sans cesse sont les lieux de la solitude*. Je ne sais plus qui a écrit ça. Peut-être ce molichon maladif romantique de Lamartine. Ça lui ressemble bien. Ou Musset, tiens. Oui Musset, ça sent bien son Musset cette prose. Je leur jette mon mégot sur la tête et referme la fenêtre.

Je vis en autarcie dans un sombre univers parmi des centaines de gens. J'ai vu une vieille cet après-midi dans l'ascenseur en remontant le courrier. Clopin-clopant avec son déambulateur, elle m'a roulé sur le pied. J'ai failli la traiter de salope, lui casser la machine qui lui permet d'avancer.

— Bonjooouuur moooonsieur.

Elle tire sur les « o » en parlant. Je me suis dit : misèèèèère.

— Bonjour madame.

Il fallait bien que je réponde. Sait-elle que je suis écrivain ? Elle a peut-être vu ma photo dans le journal local l'année dernière… J'ai dû l'attendre pour remonter, elle traînait, le machin qu'elle poussait devant elle pour avancer crissait sur le sol. Mal huilé.

— Vous allez où ?

— Au 17e monsieur, tout en haut.

J'ai appuyé sur les deux boutons, le sien et le mien. Devant mon air ahuri, elle a trouvé moyen de me dire :

— Oh vous savez, je suis tranquille tout en haut, personne pour me marcher sur la tête.

J'avais pas pensé à ça, moi, qu'on me marchait sur la tête et même qu'on me chiait dessus. Je l'ai regardée.

— Vous êtes dans un type 2 ?

— Oui monsieur, toute seule, et vous ?

Elle était au-dessus de moi, juste au dessus, tout en haut. Personne pour lui chier dessus, elle, juste les oiseaux et le Bon Dieu.

Je tiens à la main le bouquin que je viens de recevoir. C'est d'un Arabe déguisé en français et qui a fait des années de prison. C'est préfacé par Rouaud, le merveilleux *Champs d'honneur*, c'est ça qui m'a convaincu de le commander sur Internet.

— C'est un livre ?
— Oui madame.
Heureusement, l'ascenseur est arrivé.

Le roman du souterrain_BAT 9/03/07 14:00 Page 23

J'ai reçu les résultats de mon bilan sanguin. L'hôpital a envoyé ça à Lyon, il n'y a que là-bas qu'ils font ce genre d'examen. Ils me renvoient le verdict. Une hépatite C que je trimballe avec moi depuis Dieu sait quand. La quantification de l'ARN (c'est le jargon biologiste) me donne une charge virale de plusieurs millions de copies ARN/ml. Le seuil c'est 32 00. J'ai même droit à un autre chiffre : 890 040 UI/ml. Le seuil là c'est 615. Mérieux assure, ça c'est du laboratoire. De toute façon, ils sont excellents en médecine, à Lyon, c'est connu. Ils ne savent pas où j'ai chopé ça. Moi non plus. L'hépato me dit que ça doit faire un bail que je traîne ça, plusieurs années d'après lui.

— Avant 1990 on ne savait pas l'identifier. On savait qu'il y avait quelque chose mais l'on ignorait quoi.

— Ah bon ?

— Oui, c'est pour ça qu'on l'a appelée hépatite non A non B car ces deux-là on les connaissait bien.

— Et après ?

— Après, on a identifié le virus, et on lui a donné un nom.

— Hépatite C.

— Oui c'est ça. On avait déjà la A et la B, normal qu'on l'appelle C, non ?

— Oui, bien sûr.

— Mais rassurez-vous, on a aussi la E, la F…

— Oh ?!

— Oui oui, on ne sait pas où ça s'arrêtera.

— Et on peut faire quoi ?

— Pour vous, rien.

— Ah !

— Vous auriez la A, la B, même la E, aucun problème, on vous guérit en deux temps trois mouvements, mais là, désolé il n'y a rien sur le marché.

— Comment ça sur le marché ?

— Il n'y a aucun traitement disponible en l'état actuel de la connaissance scientifique pour des génotypes comme le vôtre.

— Ah bon ?!

— Vous avez le génotype le plus mauvais qui soit, le génotype 1B. Même avec la grosse artillerie pour soigner le cancer, les chimiothérapies les

plus blindées, je doute qu'on arrive à détruire votre virus.

— Mais il est planqué où ?

— Partout. Vous en avez des pieds à la tête, il circule dans le sang et les viscères, il se balade. Mais si on veut prendre une image un peu plus précise, on dira que, la nuit, pour dormir, il préfère loger dans le foie.

— Dans le foie ?

— Oui, c'est là qu'il prend ses quartiers, si on peut dire. Et ce n'est pas sans dommages.

— Ça fait quoi ?

— Fibrose, cirrhose, cancer.

— Ah ?

— Oui, mais rassurez-vous, ce n'est pas votre cas actuellement. Les derniers bilans font état d'un stade 1 de la fibrose. Votre foie va bien, il se défend.

— Ça me rassure.

— Vous ne buvez pas ?

— De l'alcool ?

— Oui.

— Non, je ne bois pas.

— Très bien alors, vous mettez toutes les chances de votre côté.

— Mais il n'y a vraiment rien à faire ? Combien de stades il y a ?

— Quatre.

— Quatre !

— Oui, et au quatrième il faut changer le foie et vous greffer, ou alors vous mourrez.

— Ah bon.

— Mais je vous rassure, on n'en est pas là, vous pouvez être tranquille, ça peut durer des années comme ça, sans problème.

— Mais il n'y a même pas un petit traitement en attendant, rien ? Je suis tous les jours fatigué. Je ne comprends pas, c'est une fatigue bizarre, anormale, c'est pas une fatigue comme les autres fatigues…

— Je sais. C'est un des symptômes de cette maladie. Mais vaut mieux ça que la greffe ou le cancer.

— Oui, bien sûr.

— Faites du sport, mangez des fruits et buvez beaucoup d'eau. Je vous revois dans six mois. Si la charge virale n'a pas bougé et si vous êtes encore très fatigué, je vous donnerai quelque chose pour commencer. Mais je vous préviens, c'est un traitement lourd, on l'utilise contre certains cancers. L'Interféron.

— Et c'est efficace ?

— Je ne sais pas. On verra. Chez d'autres génotypes ça marche bien, mais vous… Je vous le répète, c'est votre génotype qui m'ennuie. Au revoir monsieur.

— Merci docteur, au revoir.

Il est sympa ce docteur, il paraît que c'est le

meilleur dans sa catégorie, ça fait un mois que je le connais. Ça me trotte dans la tête pendant que je tourne les pages de ce livre. Quand je pense que j'ai une bête vivante qui s'amuse à se promener partout dans mon corps, ça me dégoûte. Et elle dort dans mon foie. J'ai attrapé ça où ? Dans la brochure qu'il m'a donnée pour la prévention contre cette maladie, il est écrit que ça ne s'attrape que par le sang. Le sang. Pourtant j'ai pas donné mon sang. Et par la drogue aussi, les seringues qu'on s'échange. Je ne me suis jamais drogué, sauf au tabac, depuis que j'ai quinze ans. J'ai été souvent voir les putes mais bon il y a pas de sang, le sperme ça ne marche pas, et en plus j'avais la capote, les filles elles ne veulent pas sans la capote. Je ne sais pas, en vérité.

J'espère que je vais être ébloui par ce bouquin comme l'écrit le préfacier. On verra. Ça commence bien : *Monsieur, j'ai commencé chaque chapitre calmement, je les ai finis dans la haine…* Il ne faut pas le dire que j'ai cette vacherie, on me fuirait comme un pestiféré, déjà que personne vient jamais me voir… Ça fait bizarre de vivre avec des millions de bêtes dans le corps, invisibles sauf pour les spécialistes. Je me demande quelle gueule elles ont. Ça doit ressembler à des acariens, j'en ai vu en photo dans une pub pour les aspirateurs. C'est moche, plein d'antennes et de pattes partout. Sans parler des yeux.

Carmen est rentrée. Elle a claqué sa porte, ça fait comme un bruit sourd chez moi qui me fait sursauter. Elle doit encore être énervée. Je me demande où elle bosse pour rentrer chaque fois énervée. Avec des dingues peut-être. Je la plains.